

mort accidentelle d'un grand nombre de personnes; mais a condamné le vaisseau *Nymph*, à une amende de £500.

—Le jour où le corn-bill a subi sa seconde épreuve à la Chambre des Lords, bien que la séance n'ait été levée qu'entre trois et quatre heures du matin, une foule considérable avait attendu le résultat du vote, et au moment où le duc Wellington, qui s'était fait amener son cheval pour retourner à son hôtel, a paru sur le perron, prêt à se mettre en selle, il a été salué d'un long cri de " *God bless you mylord!*" (que Dieu vous bénisse, mylord!) et a eu beaucoup de peine à se soustraire aux empressements de la foule.

## MEXIQUE.

—Le congrès Mexicain vient de se réunir. Paredès lui a adressé un message, plein de franchise et d'énergie, dans lequel il l'engage à continuer les hostilités, etc. Rien de nouveau au siège de la guerre.

## LA MORT DU DUC DE BERRI,

## OU CE QUE PEUT L'HÉROÏSME DE LA RELIGION.

Si la pratique de la bienfaisance fait naître des actions touchantes, en admirant les vertus de ceux qui l'ont pratiquée, on envie le bonheur qu'ils ont dû éprouver. Il est si doux de travailler au bonheur de ses semblables! entendre le concert des bénédictions de ceux qu'on a secourus doit flatter si agréablement l'oreille! lire sur des traits sécolorés par le malheur l'expression de la reconnaissance qu'on inspire, doit faire tant de bien! qu'un auteur sensible autant qu'ingénieux a écrit avec raison que: Celui qui oblige est plus heureux que celui qui est obligé; aussi l'époque du paganisme est-elle presque aussi fertile en traits de bienfaisance que des époques plus rapprochées.

Il appartenait seulement à la sublimité de la Religion chrétienne, à la pureté de ses principes, de prescrire comme *devoir* l'acte qui répugne le plus à la nature, non seulement l'oubli des injures, mais encore le pardon. Une ame généreuse peut, aidée seulement par les sentimens qui l'animent, dédaigner de tirer vengeance d'une insulte, mépriser l'agression, et la repousser seulement par le silence; mais il n'y a que la piété, que l'amour de la Religion qui puisse inspirer assez d'héroïsme pour demander, avec la plus touchante sollicitude, la grâce d'un assassin, de celui qui vous enlève tout à la fois à l'amour d'une épouse chérie, à l'espoir d'une grande nation, aux vœux des malheureux dont on consolait les infortunes. Cet exemple sublime, Mgr. le duc de Berri l'a donné, et l'on ne saurait trop retracer à l'admiration de la postérité les derniers momens du héros chrétien, mille fois plus admirable en cueillant la palme du martyre, que les guerriers les plus vaillants en cueillant les palmes de la victoire. Après avoir passé sa jeunesse dans les contrées étrangères, par suite des événemens qui avaient éloigné sa famille de la France, où elle aurait dû régner, Charles-Ferdinand d'Artois, Duc de Berri, fut enfin ramené dans sa patrie, après vingt-cinq ans d'exil. Brave comme tous les Français, généreux comme tous les Bourbons, ce prince avait fait ses preuves de courage pendant les tems désastreux où les forces des puissances étrangères avaient essayé de lutter contre l'ascendant des armées françaises.

Rentré avec ivresse au sein d'une patrie qu'il chérissait, le Duc de Berri avait encore ajouté à son bonheur, en unissant ses destinées à celles d'une jeune princesse issue du même sang que lui, et qui pouvait faire espérer à la France que les rejetons dont elle entourerait le trône ayant puisé leur existence dans un sang toujours pur, lui promettaient des successeurs dignes de placer leurs noms à côté de ceux de St. Louis, de Louis XII et de Henri IV.

L'union la plus heureuse, l'amour de tous ceux qui l'entouraient, la certitude d'être l'appui du faible et la consolation de pouvoir faire disparaître toutes les infortunes, étaient des motifs bien puissans pour attacher le Duc de Berri à la vie, et lui faire oublier les malheurs de sa jeunesse.

Cependant, le génie du mal n'avait pas épuisé ses fureurs; il n'était pas encore rassasié des torrens de sang qu'il avait fait couler; et, voulant reporter en France, les brandons de la discorde qu'elle avait éteints avec tant de peine, ce génie infernal marqua du sceau de la haine l'illustre victime qu'il voulait immoler, et cette victime fut le Duc de Berri.

Trois fois déjà les Français avaient eu l'espoir d'obtenir un successeur qui devait affermir sur le trône l'auguste et antique famille des Bourbons, et trois fois la Providence avait refusé à leurs vœux l'héritier si désiré; mais l'heureuse fécondité de Madame la Duchesse de Berri, reportait à l'avenir les espérances du présent. Au mois de février 1820, l'époque du carnaval ramena les plaisirs habituels. Monseigneur le Duc de Berri avait reçu plusieurs fois des avis anonymes par lesquels on l'avertissait qu'on en voulait à sa vie.

Sa franche loyauté les lui avait fait repousser. Je puis avoir,

disait-il, des ennemis parmi les Français, mais jamais je n'y trouverai d'assassins.

En vain ceux qui approchaient de sa personne le conjuraient de prendre des précautions; sa popularité s'y refusait toujours; car le prince, suivant l'exemple du bon Henri, son aïeul, aimait à se rapprocher du peuple, à le soulager; et la simplicité de ses manières faisaient tellement oublier en lui le prestige des grandeurs, que le respect disparaissait devant l'amour. Une fois où il donnait le bras à son auguste épouse, n'ayant aucune suite qui décélât son rang, à pied, et vêtu d'une redingote, le Duc de Berri traversait la rue Vivienne au moment où une pluie d'orage tombait à torrent. Il se réfugia avec la Duchesse sous l'humble abri que leur offrait une porte cochère; inquiet de voir que son épouse ne pouvait totalement éviter les atteintes de la pluie, le Duc paraissait chercher avec anxiété l'apparition d'une voiture, mais il n'en passait point; un particulier qui avait un assez grand parapluie, offrit, poliment au couple, qu'il ne connaissait pas, de partager avec la dame le secours de son parapluie, et de la reconduire chez elle: le Duc le remercia et consent. L'étranger fut bien étonné en arrivant à l'Élysée-Bourbon, d'apprendre que c'est à la Duchesse de Berri à qui il avait donné le bras, tandis que le Duc, bravant la pluie, les avait devancés par la vitesse de sa marche.

Dans les premiers jours de février, le Duc de Berri fut invité à une fête donnée par un sénateur, et promit de l'honorer de sa présence. Il reçut à cette fête un nouveau billet où on l'engageait à se tenir sur ses gardes. Ceux qui lui étaient attachés, le conjurèrent encore de mettre plus de prudence dans ses courses, et de ne sortir que bien accompagné. Mais il répondit toujours: Voulez-vous donc que je dévoue ma vie aux tourmens du soupçon et de la défiance? Si quelqu'un m'en veut assez pour risquer sa vie, en attaquant la mienne, toutes les précautions que je prendrais seraient inutiles, et il accomplirait tôt ou tard son funeste dessein. Il vaut donc mieux tout remettre entre les mains de la Providence.

Le 13 février, jour d'exécrable mémoire! le Duc était à l'Opéra avec son épouse; la chaleur ayant fait craindre à la Duchesse de se trouver indisposée, elle désira sortir du spectacle, et le Duc descendit avec elle pour l'accompagner jusqu'à sa voiture; il se retournait pour rentrer dans la salle, lorsqu'un monstre, un assassin, qui était en embuscade depuis huit heures du soir, pour attendre l'instant où il pourrait consommer son affreux projet, s'élança le poignard à la main, et l'enfonça tout entier dans la poitrine du Duc, qu'il avait arrêté d'une main vigoureuse; puis après, il prit la fuite, sans que la stupeur qui avait saisi les témoins de cette horrible scène lui permit d'arrêter à l'instant ce malheureux.

Frappé à mort, le Duc de Berri eut cependant le courage de retirer de sa poitrine le fer sanglant, et de s'écrier: Je suis un homme mort; à ce cri, arraché par la douleur, la Duchesse de Berri, éperdue, veut s'élaner de sa voiture, dont le marchepied n'est pas encore baissé; les dames qui l'accompagnent, craignant pour elle les suites de ce mouvement précipité, veulent en vain la retenir, sa volonté l'emporte, et elle est déjà près de l'infortuné Duc, dont le sang jaillit avec violence et couvre les vêtements de son épouse!... Dans les premiers mouvemens de trouble, où l'effroi laisse à peine la faculté de veiller aux choses les plus nécessaires, on transporte le blessé sur un lit dressé à la hâte avec quelques matelats. Un chirurgien arrive, et, par un dévouement généreux, suce la plaie, où il pouvait trouver la mort. Le prince s'en étant aperçu, réunit ses forces pour lui dire: Que faites-vous, mon ami! si le fer était empoisonné!

Le Duc, en tombant sous le poignard homicide, s'était écrié: Je suis un homme mort! et, à l'instant, avait demandé un prêtre. Reconnaissant son épouse éplorée, qui essayait de le soutenir, il avait ajouté: Venez, ma femme, que je meure dans vos bras.

Bientôt Monseigneur le Duc et madame la Duchesse d'Angoulême, madame la Duchesse d'Orléans, entourèrent le blessé, à qui les hommes de l'art les plus savans essayaient de prodiguer d'utiles secours. Le Duc ne sentait que trop tout le danger de son état; et, consacrant à la Religion les derniers instans d'une vie qui devait être embellie par tous les prestiges de la grandeur, il pria l'évêque de Chartres de recevoir sa confession, et fut publiquement l'auteur de ses fautes.

Que l'homme est grand lorsqu'il s'humilie devant Dieu! Quelle âme mondaine pourrait n'être pas ramenée au bien par un si touchant exemple! et pourtant, pendant que les âmes pieuses admiraient en silence l'héroïsme de la résignation, l'auguste martyr doutait encore de son salut, et demandait avec une pieuse sollicitude à son confesseur et à Monseigneur le Duc d'Angoulême: Croyez-vous que Dieu se laissera toucher par mon repentir?